

Les notions relatives à l'électricité, au galvanisme, au magnétisme, sont encore d'un fréquent emploi, surtout quand on veut y puiser des moyens de traitement.

Le thermomètre, le microscope, le saccharimètre, etc., sont des instruments dont le médecin est très-souvent appelé à faire usage.

La météorologie est aussi d'une haute importance pour l'observateur. Hippocrate en avait annoncé l'utilité.

**g. — Astronomie.** — Le Père de la Médecine voulait que le praticien connût le cours des astres. Certaines maladies se montrent, dit-il, avec l'arcturus, et d'autres avec les pléiades. Celles-ci suivent les phases de la lune, celles-là les révolutions solaires. Les médecins du moyen âge tombèrent dans les excès de l'astrologie. On doit éviter les abus, et rien n'est plus propre à les détourner qu'une connaissance exacte et rigoureuse des faits.

**h. — Philosophie.** — Si, comme l'a dit avec juste raison M. Parchappe, la Médecine est subordonnée au mouvement général de l'intelligence <sup>(1)</sup>, la manière de philosopher propre aux diverses époques, a nécessairement réagi sur elle.

Embarrassée par les formes du raisonnement, par des subtilités vaines, sous l'empire des idées de Platon et d'Aristote, dont Galien s'était constitué l'adepte et le trop fidèle traducteur, la Médecine a suivi la révolution introduite par Bacon dans l'étude des sciences; elle ne l'a suivie, il est vrai, que de loin. Descartes, avec son doute, ses théories, ses opinions sur la matière, sur les principes actifs, etc., a suspendu les effets de cette salutaire réforme, en donnant la main aux doctrines mécaniques et chimiques qui surgissaient à l'envi; mais les principes proclamés par Bacon ont enfin triomphé. Les savants n'admettent plus que la Méthode expérimentale; celle qui, basée sur l'observation, n'élève l'édifice scientifique

<sup>(1)</sup> *Transactions médicales*, t. XIII, p. 79.

qu'à l'aide d'inductions sévèrement déduites; c'est celle dont j'ai essayé, dans quelques-unes des pages précédentes, de montrer l'application à l'étude de la Médecine.

### § VI. — Degrés de certitude, utilité et dignité de la Médecine.

Tant de travaux poursuivis avec zèle depuis plus de deux mille ans; tant de recherches, de méditations, d'expériences et de raisonnements; tant de difficultés vaincues, d'améliorations introduites, de progrès obtenus dans l'étude de la Médecine, n'auraient-ils abouti qu'à dresser un vain assemblage de mots sans valeur, d'hypothèses sans bases, de théories futiles? La science médicale ne serait-elle qu'une chimère? Le médecin, auprès d'un malade, ne serait-il qu'un impuissant ami, réduit au triste rôle de consolateur? N'aurait-il aucune idée précise de la nature de la maladie, aucune notion exacte du danger qu'elle entraîne, aucun moyen efficace à lui opposer?

Personne, je le pense, ne viendra faire à notre art l'injuste affront d'une réponse affirmative. Le temps n'est plus où il était de bon ton d'injurier, de tourner en ridicule les médecins: leur position dans la société, les services journaliers qu'ils y rendent, les mettent à l'abri du sarcasme et de l'ironie.

Cependant, on semble tenté de se demander encore si la Médecine est aujourd'hui réellement positive? si elle a acquis quelque degré de certitude? si l'ignorance de la plupart des causes des maladies n'est pas, pour le médecin, un motif d'irrésolution? si l'excessive variété des individus ne fait pas naître des éventualités sans nombre, capables de déjouer toutes les combinaisons thérapeutiques? si le peu de notions exactes que l'on possède sur la manière d'agir des remèdes, n'en doit pas rendre l'emploi timide ou incertain? si le peu de fixité des principes fondamentaux de la science ne nuit pas à la pratique de l'art? si les succès ne dépendent pas plutôt du hasard ou de la nature, que de l'action des moyens mis en usage?

Tels sont les doutes que l'on a parfois émis <sup>(1)</sup>; ils exigent quelques mots de réponse.

Il faudrait n'avoir aucune idée des travaux faits en Médecine depuis le commencement de ce siècle, de l'exactitude avec laquelle on observe, des moyens nouveaux d'examen qui ont été inventés, des recherches auxquelles le diagnostic a donné lieu, des investigations de l'anatomie pathologique, des essais de thérapie qui ont été si souvent répétés, pour oser soutenir que la Médecine n'est pas plus positive qu'elle ne l'était dans les siècles précédents, qu'elle n'a su acquérir aucun degré nouveau de certitude.

Assurément, beaucoup de causes nous échappent; mais le plus souvent il n'en résulte aucun dommage pour la connaissance de leurs effets. Les causes intimes ou occultes; les causes premières, celles qui touchent à l'essence de la vie, peuvent rester ignorées sans inconvénients. Connait-on mieux l'essence de l'attraction céleste, de l'affinité? Cela empêche-t-il de suivre et de prévoir le cours des astres, d'obtenir et d'expliquer le jeu varié des combinaisons chimiques? Nous n'avons en Médecine qu'à observer les phénomènes et à constater leurs rapports, sans nous enquerir du lien mystérieux qui les subordonne les uns aux autres. On peut savoir assez, et même beaucoup, sans tout savoir. Il faut demeurer dans la sphère des faits sensibles: leur connaissance suffit pour dissiper bien des doutes, et prendre d'importantes décisions.

L'extrême variabilité des individus est l'un des obstacles les plus grands que rencontre l'exercice de la Médecine. Ce qu'on a observé chez un malade, ne sert pas d'une manière absolue pour un autre. Chacun exige une médecine à part; cependant, il est des règles générales, des principes qui servent d'abord de guide, puis les observations que l'on fait sur le malade dont on s'occupe pour la première fois, fixent bientôt, et l'on ne tarde pas, avec un peu de sagacité, à le connaître assez pour pouvoir le traiter avec assurance.

<sup>(1)</sup> Cabanis; *Du degré de certitude de la Médecine.*

Quant à la manière d'agir des médicaments, on peut sans doute l'expliquer diversement; il serait aussi utile d'avoir des idées exactes sur le mécanisme de leur action, qu'il y aurait d'avantages à en avoir sur celui des causes morbifiques. Mais, encore une fois, on s'arrête là où le fait, vu sur toutes ses faces et un grand nombre de fois, s'arrête lui-même.

On a reproché à la Médecine le peu de fixité de ses principes. On a eu tort: ses principes sont immuables. Les grandes vérités proclamées par Hippocrate sont encore debout. Ne confondez pas avec les principes, les idées systématiques, les vains produits de l'imagination. Barker a montré combien étaient analogues la pratique d'Hippocrate et de Galien, et celle de Sydenham et de Boerhaave <sup>(1)</sup>. C'est qu'on peut avoir des opinions théoriques différentes, interpréter à son gré les faits; ceux-ci n'en subsistent pas moins, et servent de règle de conduite <sup>(2)</sup>. On peut aussi, dans l'application des principes, suivre des voies diverses, employer des procédés ou des moyens différents; chacun, selon son expérience personnelle, adopte ceux qui répondent le mieux à ses vues. Pour le vulgaire, il y a diversité, il y a opposition, lorsque pour l'observateur initié à l'esprit des méthodes thérapeutiques, il y a analogie d'action et identité de but.

Les succès que paraît obtenir l'art médical, n'appartiendraient-ils pas au hasard, à la nature? Déjà, du temps d'Hippocrate, on accordait à la fortune une grande part dans la guérison des maladies; on montrait des malades qui étaient guéris sans médecin <sup>(3)</sup>; mais, disait ce grand homme: « Qu'un médecin traite bien ou mal son malade, le résultat est-il le même? Et le malade qui n'a pas de médecin, ne se soigne-t-il pas, ne modifie-t-il pas son régime, ne prend-il pas des précautions, et alors n'agit-il pas comme s'il avait un médecin? Ne se conforme-t-il pas spontanément et instinctivement

<sup>(1)</sup> *Conformité de la Médecine ancienne et moderne.* Trad. Paris, 1768.

<sup>(2)</sup> Lordat; *De la Perpétuité de la Médecine, ou identité des Principes de cette science, depuis son établissement jusqu'à présent.* Paris, 1837.

<sup>(3)</sup> *OEuvres d'Hipp. De l'Art*, t. VI, p. 7.

aux prescriptions de l'art? Ne sait-on pas, ajoute-t-il, que les plus habiles médecins sont ceux qui guérissent à l'aide du régime et des moyens les plus simples (1)? »

Certes, il serait impossible de contester la puissance de la nature. Mais souvent ne demeure-t-elle pas inerte? Comparez ce qui advient dans un grand nombre de cas, quand elle est abandonnée à elle-même, ou lorsque l'art vient à son secours : que de labeurs il lui épargne ! comme il abrège et simplifie ses efforts ! que de fois il hâte et complète la solution désirée ! Il faudrait n'avoir jamais été témoin de ces résultats, pour en nier la réalité.

La Médecine ne manifeste pas seulement sa certitude quand elle réussit ; elle la démontre encore lorsqu'elle ne guérit pas, si d'avance elle prévoit l'insuccès. Qui ne sait qu'il est des causes auxquelles l'art ne peut atteindre, qu'il est des maux auxquels il ne saurait porter remède ? Mais s'il mesure de bonne heure le danger, s'il l'annonce, si les événements suivent, malgré tous les efforts tentés pour s'y opposer, la marche funeste qu'il avait indiquée, ne prouve-t-il pas encore la solidité et presque l'infailibilité de ses jugements ?

Toutefois, l'art médical n'aspire point à se faire déclarer infailible. Les revers et les succès sont subordonnés à tant de conditions et d'éventualités, qu'on doit, par une sage réserve, se renfermer le plus souvent dans le cercle de la probabilité. Le médecin prudent est sobre d'affirmations et de promesses ; il ne prend ni engagements, ni responsabilité ; il ne s'engage qu'à donner avec zèle ses soins aux malades. Il emploie tous ses efforts à leur être utile ; il l'est le plus souvent. S'il se trompe, c'est une fatalité dont il ne peut être responsable. S'il ne se trompait jamais, devrait-on ne voir en lui qu'un simple mortel ? *Errare humanum est.*

Du reste, la Médecine aurait-elle seule le droit ou l'obligation d'être toujours irréprochable ? L'Agriculture n'a-t-elle pas ses mécomptes, l'Art militaire ses revers, la Justice ses

(1) *Œuvres d'Hipp. De l'Art*, t. VI, p. 11.

erreurs ? Quelle science ne donne pas lieu à des opinions opposées, à des discussions, à des controverses ? La Physique, malgré l'appareil expérimental dont elle s'entoure, malgré la rigueur inflexible des formules algébriques qu'elle emploie, n'a-t-elle pas recours à l'hypothèse tant que la théorie lui fait défaut ? La Chimie, dans ses révolutions multipliées et ses progrès incessants, a-t-elle procédé avec une assurance telle, que jamais elle ne dut faire un pas rétrograde ?

La Médecine ne saurait prétendre à une certitude absolue que les autres sciences ne possèdent point.

D'ailleurs, il existe entre les diverses parties de son domaine de notables différences ; les unes ont été vivement éclairées, d'autres n'offrent qu'une douteuse clarté ; il en est que couvrent encore d'épaisses ténèbres. Celles-ci attendent de nouveaux travaux, celles-là ont été explorées dans tous les sens. Le degré de certitude à leur égard, se mesure sur la justesse des jugements portés et l'efficacité des ressources employées. Cette justesse, cette efficacité, ne laissent souvent rien à désirer ; l'art est alors à son plus haut degré de perfection ; sa certitude est incontestable. D'autres fois, il est moins positif ; ses jugements subissent les conséquences des modifications individuelles, des coïncidences morbides, des vicissitudes du milieu dans lequel on est placé. Enfin, dans les cas nouveaux ou peu observés, dans les épidémies sans caractère encore déterminé, il suspend toute opinion, et demeure prudemment dans le doute jusqu'à plus ample informé.

Il n'y a donc pas, pour les divers sujets médicaux, une certitude égale, uniforme et constante ; il n'y a souvent qu'une plus ou moins forte somme de probabilité.

Mais en admettant que la Médecine, considérée dans sa partie théorique et dans sa sphère la plus élevée, jouisse d'une certitude générale, peut-on lui attribuer une puissance, une utilité pareilles ? Exerce-t-elle sur l'homme malade une influence efficace ? Ses résultats sont-ils en rapport, soit avec les progrès qu'elle a faits, soit avec l'habileté personnelle de celui qui la pratique ? En d'autres termes, est-il indifférent que

les médecins, pour remplir leurs devoirs, n'aient qu'une instruction médiocre, ou est-il nécessaire qu'ils soient dotés d'un savoir réel? Doit-il être égal pour les populations, qu'elles reçoivent les soins d'hommes habiles ou de praticiens ignorants?

Les questions que je pose sembleront oiseuses au premier coup d'œil. La réponse ne saurait être douteuse; et cependant, comment expliquer des faits qui se passent chaque jour sous nos yeux? Quelle est la localité où l'on ne voit pas des hommes d'une ignorance grossière, captiver la confiance publique? Parmi eux, il s'en trouve, je le sais, qui ont du bon sens et une routine heureuse; mais la plupart commettent des fautes impardonnables, et que néanmoins le public excuse et oublie.

Si je transporte sur un autre théâtre mes observations; si je parcours les diverses salles d'un hôpital partagé en plusieurs services, j'y trouve des médecins imbus des doctrines les plus opposées; je peux y rencontrer des hommes à science fort contestable, ou à idées tout à fait excentriques. Eh bien! je consulte les relevés officiels, et je n'aperçois, en comparant les résultats généraux de ces pratiques si dissemblables, que des différences assez légères, soit dans la mortalité, soit dans le mouvement général des malades.

A quelle conclusion de tels faits conduisent-ils? Ne feraient-ils pas considérer comme obligée cette conséquence, que la Médecine n'a qu'une faible action, et partant qu'une utilité bien précaire vis-à-vis de l'homme malade? qu'il est presque indifférent de s'adresser à un bon ou à un mauvais praticien, et que l'insouciance du public à cet égard est pleinement justifiée?

Les malades d'une clientèle, comme ceux d'une salle d'hôpital, peuvent être partagés en trois catégories. Dans la première, je place ceux qui ont des affections légères, à marche régulière, pour lesquelles des soins hygiéniques, le repos, le régime, suffiraient, ou dont le traitement est fort simple et d'une efficacité connue du vulgaire lui-même; cette première série est assez nombreuse.

Dans une seconde, sont les malheureux dont la mort est inévitable, quels que soient les efforts de l'art. Ici, abondent les tubercules, les cancers, les maladies organiques du cœur, du cerveau, etc.

Dans la troisième catégorie, se trouvent les maladies graves, qui sans doute compromettent l'existence, mais qui, par un traitement convenable, peuvent se terminer d'une manière heureuse.

Voyez maintenant le rôle des divers praticiens dans ces trois circonstances.

Pour les deux premières, l'ignorant marche de pair avec l'homme instruit. En effet, il guérit les malades de la première série, ou, pour mieux dire, ceux-ci guérissent sans lui ou malgré lui; ceux de la deuxième meurent entre les mains les plus habiles, comme s'ils étaient soignés par le dernier des empiriques.

Voilà donc pour plus des trois quarts de la clientèle, ou pour la majorité des cas réunis dans des salles d'hôpital, une ignoble et fâcheuse assimilation; néanmoins, pour être juste, je fais remarquer que, traités par un homme expérimenté, les malades de la première série guérissent plus tôt, et que ceux de la deuxième meurent plus tard et avec moins de souffrances. Mais vienne la troisième série, et la séparation s'établit complètement. Là où le praticien habile découvre le siège et la nature de la maladie, saisit les indications, frappe juste et obtient un succès décisif, l'ignorant tâtonne, ou, si sa témérité est au niveau de son incapacité, il se lance dans les coups d'essais, tue, ou ne guérit que par hasard.

Il peut arriver, il est vrai, que le médecin instruit, malgré les plus savantes manœuvres, échoue, et que l'ignorant rencontre des chances heureuses et réussisse: encore, pour le public, une occasion de mal juger l'un et l'autre.

Mais, le plus ordinairement, le succès demeure du côté du savoir. Les faits se répètent, et la différence devient de plus en plus évidente.

Toutefois, veuillez remarquer combien est faible la portion sur

laquelle cette différence parvient à se fonder. Est-il donc étonnant qu'elle passe presque inaperçue, dans la comparaison toujours confuse et vague des divers services d'un même hôpital, et que l'homme incapable, l'homœopathe même, semble y compter des succès, ou n'y paraisse pas avoir d'exorbitants revers <sup>(1)</sup>.

Dans ces cas de la troisième catégorie, qu'il s'agisse d'une fièvre grave, d'une phlegmasie intense, d'une pneumonie, d'une gastro-entérite, d'une dysenterie, d'un rhumatisme aigu, d'un érysipèle étendu, d'une angine violente, d'un croup, etc., le vrai médecin trouve dans les souvenirs de sa propre expérience, ou de celle d'autrui, les ressources les plus avantageuses. Le savoir profond, le sens droit, le tact médical, l'habileté pratique, triomphent avec éclat.

Or, à tout instant, dans l'exercice de notre art, ces circonstances peuvent se présenter. Supposez que le malade soit un enfant chéri, l'idole de ses parents; un père vénéré, le soutien de sa famille; un homme éminent, voué au culte des lettres ou des sciences; un fonctionnaire honorable, qui peut rendre encore d'immenses services au pays: serait-il indifférent de le confier à l'un ou à l'autre genre de praticiens? A quels dangers l'exposerait l'ignorant, lorsque l'homme instruit, pour l'arracher à la mort, est obligé de faire appel à toutes ses connaissances, à toute sa sagacité, à toute sa sollicitude? Mais ne croyez pas que celui-ci réserve, pour ces grandes épreuves, son dévouement et son zèle. La vie la plus obscure, dès qu'elle est menacée, devient non moins précieuse à ses yeux, et pour la conserver, il n'est aucun effort qu'il ne tente.

Quelque solennelles ou modestes que soient, pour le médecin, les occasions de déployer un talent mûri par de consciencieuses études, c'est pour ces occurrences graves qu'il doit sans cesse se préparer; par elles, il se place au-dessus du praticien vulgaire, et fonde une réputation solide et durable.

<sup>(1)</sup> Dans l'hôpital de Bordeaux, à deux reprises, cette expérience a été tentée; mais il faut ajouter que, dans les cas graves, une contre-visite, faite tous les soirs par le chef interne, avait pour objet de remplir les indications urgentes, et alors, la saignée, les sangsues, les vésicatoires, la quinine, venaient fort à propos en aide aux globules.

Son intérêt et celui de l'humanité, plus puissant encore, réclament donc une persévérante application, un travail de tous les instants, s'il veut se rendre digne de la glorieuse mission qu'il est appelé à remplir.

La valeur personnelle du médecin se proportionne à son utilité, à sa bienveillance envers ses semblables, et à sa moralité. Son utilité ne se borne pas à quelques individus; il l'étend à un grand nombre quand il prescrit des mesures d'hygiène publique, et qu'il veille à la salubrité de vastes contrées; lorsque dans les épidémies meurtrières, présent partout et consultant son dévouement plus que ses forces, il paie de sa personne, et souvent de sa vie, le titre inestimable de bienfaiteur de ses concitoyens.

Aussi, que d'éclatants témoignages offerts à notre art. La Grèce éleva plus de soixante temples à Esculape; les rois comblèrent d'honneurs Mélampe, Podalire; des rois eux-mêmes voulurent exercer la Médecine, ou la seconder dans ses philanthropiques efforts.

La dignité de la profession médicale se fonde, et sur les services qu'elle rend en général, et sur le mérite particulier des membres qui l'exercent.

Notre science s'est encore rehaussée par les relations qu'elle a établies. Elle s'est alliée à toutes les autres sciences. Si elle en a ressenti, comme on l'a déjà vu, une utile influence, à son tour elle ne s'est pas montrée ingrate: par son impulsion, de nombreux travaux ont été entrepris, des progrès ont été obtenus. Hippocrate avait recommandé l'observation des astres. Plusieurs de ses disciples, divers médecins, anciens et modernes, Eudoxe de Cnide, Theophraste d'Éphèse, Copernic, Fracastor, Gemma, Fernel, Olbers de Brême, se livrèrent avec ardeur à cette étude intéressante.

La Médecine a rendu, de tout temps, des services importants à la Physique. Le vieillard de Cos jette les premiers fondements de la météorologie; Sanctorius invente le thermomètre; Hooch, Ludolf, modifient le baromètre; Leroi travaille aux progrès de l'hygrométrie; Jurine à ceux de l'eudiométrie.

Ce sont des médecins qui s'occupent surtout de l'électricité, du galvanisme, du magnétisme, etc.

La Chimie ne doit pas moins à l'art médical. Stahl, Hoffmann, Boerhaave, furent à la fois les plus habiles médecins et les plus grands chimistes de leur temps. L'histoire des poisons, l'analyse des eaux minérales, l'étude chimique de l'organisation, ne seraient probablement pas arrivées au degré de perfectionnement qu'elles ont acquis, si la Médecine n'y avait été vivement intéressée.

La Botanique ne fut étudiée, dans le principe, que pour connaître les vertus des simples. Plus tard, le domaine de la science des végétaux s'étendit de plus en plus, et ce furent surtout des médecins qui contribuèrent à son agrandissement. Je peux citer Gesner, Dodoens, Dalechamp, Lecluse, les Bauhin, Cesalpin, Morison, Herman, Rivinus, Magnol, Tournefort, et l'illustre famille des Jussieu.

La Zoologie est redevable, à plusieurs médecins, de ses progrès. Rondelet, Salviani, Blooch, s'occupèrent des animaux aquatiques; Belon des oiseaux; Hebenstreit, Lister, Bergen, des crustacés; Swammerdam, Valisnieri, Geoffroy, des insectes; Gesner, Aldrovande, Johnston, Charleton, Klein, étendirent leurs études à plusieurs classes. Le vaste génie de Linné les embrassa toutes.

Des recherches spéciales sont encore dues aux laborieux enfants d'Esculape, sur les helminthes, sur l'anatomie comparée, sur les propriétés médicales des familles naturelles des plantes <sup>(1)</sup>, etc. La science leur est redevable d'un grand nombre de flores <sup>(2)</sup> et de topographies. Ils ont rapporté, de leurs excursions lointaines <sup>(3)</sup>, de précieuses collections, et fondé ces vastes musées, ces superbes galeries

<sup>(1)</sup> Decandolle.

<sup>(2)</sup> *Flores de Montpellier*, par Magnol; *de la Laponie*, par Linné; *de la Sibérie*, par Gmelin; *de la Suisse*, par Haller; *de la Carniole*, par Scopoli, etc.

<sup>(3)</sup> Belon, Tournefort, ont parcouru le Levant; Prosper Alpin, l'Égypte; Bontius, les Indes; Herman, Ceylan; Kœmpfer, le Japon; Lippi, l'Abyssinie; Sparmann, le Cap de Bonne-Espérance; Adanson, les rives du Sénégal; Hernandez, le Mexique; Margraf, Pison, le Brésil; Cornutus, le Canada; Leigh, la Virginie; Hans Sloane, la Jamaïque; etc.

où l'on croit embrasser d'un regard l'œuvre entière de la création <sup>(1)</sup>.

La Médecine s'est également acquittée envers les sciences morales. Par elle, par l'étude approfondie des fonctions du système nerveux, le psychologue remonte à la source de nos idées, saisit leur coordination, recherche l'origine de nos sentiments, suit la trace de nos affections; il observe une infinité de phénomènes, de rapports remarquables, dans ces graves désordres où le moral partage les profondes agitations du physique. S'étonnera-t-on, dès-lors, que le Père de la Médecine ait, pour ainsi dire, frayé la route aux princes de la philosophie; que l'illustre chancelier dont l'Angleterre se glorifie, ait colligé avec soin les phénomènes physiologiques les plus propres à féconder ses vastes conceptions; que notre Descartes ait prélué, par dix années de recherches anatomiques, à ses ingénieuses méditations sur le moral de l'homme; que Locke, dont le nom se rattache à l'une des plus brillantes époques de l'idéologie, ait consacré ses premières veilles à l'étude de la Médecine; que les écrits de Cabanis aient offert tant de matériaux utiles aux investigateurs des secrets de la pensée?

C'est au médecin que le moraliste emprunte les couleurs les plus fortes des tableaux qu'il présente à la jeunesse inexpérimentée; c'est à lui que le législateur et le magistrat s'adressent pour obtenir des avis ou des décisions, dans les circonstances graves où seul il peut juger avec discernement et prononcer avec certitude.

On ne saurait donc contester l'influence que la Médecine a exercée sur les diverses branches des connaissances humaines. Elle leur a largement payé sa dette, cimentant ainsi, par une juste réciprocité, la plus noble et la plus utile alliance.

Récapitulant les considérations présentées dans ce chapitre, ne doit-on pas conclure que la Médecine, par ses rapports avec les autres sciences, par les lumières qu'elle répand sur l'histoire physique et intellectuelle de l'homme, par les ser-

<sup>(1)</sup> Olaus Worm, Nehem. Grew, Oliger. Jacobæus, Alb. Seba, etc.

vices qu'elle rend à la société, par l'espèce de sacerdoce qu'elle confère, par la sévère moralité et la bienfaisance habituelle de ceux qui sont dignes de l'exercer, par l'immensité des travaux qu'elle exige, la solidité des études qu'elle provoque, les progrès qu'elle inscrit sans cesse dans ses annales, et les degrés de probabilité ou de certitude qu'elle atteint, mérite la confiance qu'elle inspire, et justifie le rang qu'elle occupe dans l'estime publique ?

## PRÉCIS DE BIONOMIE,

ou

TABLEAU SOMMAIRE DES PHÉNOMÈNES ET DES LOIS DE L'ORGANISME, COMME  
INTRODUCTION A L'ÉTUDE PATHOLOGIQUE DE L'HOMME.

La plupart des doctrines médicales ont reposé sur des théories physiologiques. La connaissance de l'état normal conduit à celle de l'état anormal. L'anatomie et la physiologie forment l'introduction obligée de la pathologie.

Mais s'il est nécessaire de connaître, dans leurs moindres détails, l'organisation et ses actes variés, il est surtout essentiel de résumer les faits les plus généraux de cette étude, de recueillir les vérités fondamentales fournies par l'observation attentive des êtres vivants, de l'homme surtout, qui doit faire le sujet principal de nos méditations. *Tout médecin, dit Hippocrate, doit étudier la nature humaine* (1).

Cette vaste étude pourrait servir de premières assises à l'édifice encore en projet d'une philosophie médicale. Elle a été entreprise sous les noms d'*Idée de l'Homme physique et moral* (Lacaze), de *Science de l'Homme* (Barthez), de *Zoonomie* (Darwin), de *Bionomie* (A.-P. Buchan) (2), de *Biologie*, de *Lois physiologiques* (Mojon), d'*Inductions physiologiques* (Rolando), de *Physiologie générale*, etc.

Je la considère comme un intermédiaire et un lien entre les sciences naturelles, anatomico-physiologiques, et la science médicale.

Celle-ci trouve dans ces considérations premières, son ap-

(1) *Œuvres*, t. I, p. 621.

(2) *Bionomia*. London, 1811.